BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE – EXTRAITS

Alain **PEYREFITTE**, *Quand la Chine s’éveillera… Le monde tremblera.*, Paris, 1973

« Industrie industrielle et industrie industrieuse. »

**FICHE TECHNIQUE**

**PEYREFITTE** (Alain), *Quand la Chine s’éveillera… Le monde tremblera.* , 1973, Paris, France, aux éditions Arthème Fayard / Le livre de Poche n°4248, Tome II « La médaille et son revers », ISBN 2-253-00929-6.

**L’AUTEUR**

Alain PEYREFITTE est président de la Commission des Affaires sociales et culturelle de l’Assemblée Nationale (France) quand il dirige une délégation de parlementaires français en visite en Chine en 1971. La Chine est alors traversée par une des plus grandes crises de l’ère maoïste, la révolution culturelle, qui ne prend fin qu’avec la mort de MAO (1976) et qui entraîne une série de purges spectaculaires et sanglantes. Alain PEYREFITTE est alors un des hommes politiques les plus importants de la droite gouvernementale : il a été plusieurs fois ministre du Général de Gaulle, il le sera encore plusieurs fois de George Pompidou puis de Valéry Giscard d’Estaing. Il aura servi les trois premiers présidents de la Ve République.

**LE LIVRE**

Paru en deux tomes, le livre reçoit un accueil critique mitigé : les milieux de droite goûtant peu la présentation assez favorable de la Chine communiste par l’un des siens, la gauche maoïste qui domine alors les milieux journalistiques et culturels appréciant peu de voir un homme de droite s’immiscer dans ce qu’elle considère comme un objet politique exclusif. L’accueil du public est enthousiaste et le livre devient un *best-seller* plusieurs fois réédité. Les spécialistes universitaires de la Chine louent l’ouvrage pour la précision des descriptions et la pertinence des remarques sur le fonctionnement de la société chinoise, prise entre résistance des traditions et modernité radicale de la Révolution culturelle. Si l’auteur n’est pas dupe de la dictature qui sévit en Chine, dont le caractère totalitaire et sanguinaire est évidemment nié par la gauche européenne dite « prolétarienne », Alain Peyrefitte ne peut cacher son admiration pour un peuple chinois si résistant et si créatif et par les efforts du gouvernement communiste pour avancer à marche forcé vers l’industrialisation la plus diversifiée.

**L’EXTRAIT**

Dans le chapitre XVIII du tome II consacré justement à « La médaille et son revers », Alain Peyrefitte présente différents exemples de microprojets d’industrialisation réussie. On comprend nettement comment l’auteur procède dans cet extrait comme dans le reste de son ouvrage : faire coexister trois paroles, celle des Chinois rencontrés et qui parlent évidemment sous le contrôle du Parti Communiste Chinois (PCC), celle des autorités qui encadrent strictement les déplacements et les visites des parlementaires français, et la sienne, qui entre douce ironie et bienveillance amusée invite le lecteur à tirer telle ou telle conclusion des différents témoignages. Les séquelles de la Révolution culturelle sont très nettement audibles (« renégat », « déviationnisme », « économisme ») : les interlocuteurs tiennent également à souligner le rôle du PCC plus que de l’État dans les prises de décisions essentielles, et le rôle d’inspirateur de Mao. Le culte de la personnalité est alors très fort en Chine comme il l’est pour XI Xinping aujourd’hui, et la pensée de Mao est un véritable bréviaire politique depuis la diffusion du « Petit livre » rouge par l’Armée Populaire de Libération (APL). L’auteur de cache pas son admiration devant la mise en place d’un modèle complètement inédit d’« industrialisation industrieuse », faite d’une multitude de petites usines disséminées le long du littoral. On comprend aussi que le curieux mélange de libéralisme et d’économie dirigée existait avant que DENG Xiaoping ne le systématise dans les « Quatre modernisations » et dans les Zones Économiques Spéciales (ZES). Le « miracle chinois » trouve ses racines dans la « Grand bond en avant ».

**EXTRAIT N°1**

**« L’industrialisation est une guerre prolongée. »**

**« […]**CHAPITRE XVIII

INDUSTRIE INDUSTRIELLE

ET INDUSTRIE INDUSTRIEUSE

*Des balles de ping-pong*

Les relations sino-américaines reprirent, en tout cas aux yeux du monde, par une partie de ping-pong. L’une de nos dernières visites, près de Canton, nous mena dans une usine où l’on fabriquait les petites balles blanches. Tiendraient-elles dans la symbolique chinoise une place privilégiée ?

Comme nous le disait Kuo Mo-jo à Pékin : « Autour d’une balle de ping-pong, nous avons fait tourner la terre. » Pour nous, en tout cas, le ping-pong chinois restera le témoignage, plus que d’un nouveau stye diplomatique, d’un certain style d’industrialisation.

Nos hôtes se délectent à nous raconter l’histoire de leur usine ; ou faut-il dire de leur aventure ?

Au commencement était Mao. Le Président avait dit : *« Il faut développer le sport pour fortifier la constitution physique. »* À cette idée générale, quelques ouvriers cantonais découvrirent une application particulière : il faut fabriquer des balles de ping-pong. *« Ne comptant que sur leurs propres forces »*, ils se retrouvèrent une centaine à trente kilomètres de la ville, équipés d’un chaudron fonctionnant sur un foyer domestique, sans machines et sans guère d’idées sur la manière de s’y prendre. « Nous avons dressé des tentes dans la journée, sous l’arbre des *litchis*\* ; le soir, nous avons commencé de construire des maisons. Mais nous avons connu de graves difficultés, car nous ne comprenions pas la technique de fabrication des balles de ping-pong. » Ils achetèrent chez le quincailler de quoi fabriquer tant bien que mal des sortes de moules à gaufres où les balles prenaient forme.

Les autorités, méfiantes, n’avaient donné, avec leur autorisation, qu’une très mince subvention. Méfiance justifiée par les premiers résultats : les balles, bulles trop légères, « ne résistaient pas au premier coup de raquette… » Mais ces pionniers ne se découragèrent pas.

C’était en 1960. Aujourd’hui, 1 600 000 balles sortent chaque mois de l’usine. Et les meilleures, indique-t-on fièrement, servent aux championnats. Mais rien n’est allé tout seul. Liu Shao-ch’i s’en est mêlé :

« Les partisans de la ligne du renégat ont monté en épingle nos difficultés. Ils ont préconisé pour seule méthode l’imitation des techniques étrangères. Cette ligne a été heureusement critiquée, combattue et finalement écartée. L’esprit créateur des masses a permis d’inventer des solutions originales, qui, en développant la mécanisation, ont augmenté et amélioré la production. »

De fait, les méthodes en usage gardent l’authentique parfum local, celui de la débrouillardise.

Les plaques de celluloïd sont gonflées à la vapeur dans des marmites, puis embouties en forme de demi-globes, qui sont ensuite collés ; on vérifie la rotondité des balles en les laissant tout simplement rouler sur un plan incliné au bas duquel sont placés des godets : les balles de première qualité vont droit vers le godet central – elles serviront aux compétitions ; les balles « déviationnistes », mal équilibrées, s’égarent vers la droite ou vers la gauche – elles serviront à la consommation courante.

 Nous nous demandons un instant pourquoi l’on a estimé utile de nous montrer ces activités qui donnent à sourire. Peut-on prendre au sérieux une manufacture de balles de ping-pong ? Il est vrai que, d’un nouvel atelier de la même fabrique, sortent depuis peu des pièces de silicium destinées à des transistors : fabrication très délicate effectuée sous vide, à l’abri de la toute poussière. Le ping-pong, l’électronique : c’est bien pourtant la même usine, c’est-à-dire les mêmes hommes ; ils ont décidés eux-mêmes de se lancer dans cette nouvelle aventure, simplement parce qu’une campagne avait proclamé l’utilité de cette production. Les ouvrières sont passées des chaudrons aux manipulations minutieuses. Là est la clé. Il s’agit d’un système antisystématique. À dix ans de distance, ce fut le même type de décision : une initiative des ouvriers, de longues palabres, pour savoir comment répondre à cette directive du Président, à une campagne ; une décision suggérée mais non planifiée ; aucun souci de la rationalité économique ; une absence totale de complexes à l’égard de la technicité ; une absolue confiance de chaque équipe dans ses propres capacités.

La seconde activité est, à la limite, plus étonnante encore que la première. On nous dit d’ailleurs qu’elle n’est pas allée sans diviser les ouvriers. L’usine aurait pu développer sa production ou l’étendre vers d’autres articles de sport ou d’autres utilisations du celluloïd… On a beau condamner unanimement l’« économisme » du renégat Liu Shao-Ch’i, se lancer dans le silicium frisait la provocation.

*Une industrie disséminée*

Cet antisystème comporte sa méthode : l’usine est aussi une « brigade de production » ; non pas une *unité* de production, un pion sur l’échiquier économique, mais un élément d’une structure sociale. La production est un objectif, mais le groupe qui le poursuit n’est pas un moyen : il est le fondement, la cellule vivante.

L’économie pourtant semble y trouver son compte. Si la productivité laisse une belle marge au progrès, l’investissement est réduit au strict minimum et il prend les garanties maximum.

Le démarrage s’est effectué presque sans aide de l’État ; cette aide a grandi au fur et à mesure que les ouvriers apportaient les preuves de leur réussite. Si l’histoire de cette réussite cantonaise est exemplaire, l’État a trouvé un moyen efficace pour diffuser l’industrialisation aux moindres frais.

L’État encourage l’initiative individuelle, mais les ouvriers réalisent l’investissement par leur propre travail. Ils peuvent avoir le sentiment que l’entreprise est leur œuvre et leur propriété. Ainsi se tisse un réseau d’entreprises petites et moyennes, établies avec une minime mise de fonds initiale. Ce système permet d’assurer une liaison entre les besoins de la production planifiée et des initiatives provoquées à partir des masses. Nous sentons que les Chinois éprouvent la même fierté à montrer leurs petites usines, dont le fonctionnement est, en fait, très artisanal, que leurs plus importants combinats industriels.

On ne nous l’a pas fait remarquer, mais les dates parlent d’elles-mêmes : la naissance de cette entreprise remonte au Grand Bond en avant, et sa relance à la Révolution culturelle. À beaucoup d’égards, ces deux mouvements procèdent de la même inspiration ; la Révolution culturelle répare les déboires du Grand Bond. Liu Shao-ch’i et sa clique avaient complaisamment dénoncé celui-ci ; celle-là les élimine. Comme le Grand Bond en avant, la Révolution culturelle préconise l’industrialisation diffuse de la Chine, par la base. Liu « non seulement étouffa le vigoureux effort de l’industrie par les masses, mais ordonna également la fermeture de dizaines de milliers d’entreprises moyennes et petites déjà établies, les accusant d’être peu rentables et incapables d’assurer un développement rapide ! ».

Il faut une industrie près du peuple, c’est-à-dire près du paysan. Pour de multiples raisons.

À défaut d’organisation commerciale, c’est le seul moyen d’adapter la production à la consommation – par un rapprochement physique. À défaut des moyens de communication adéquats, une industrie disséminée permet de limiter les transports.

Elle est quasi invulnérable. Il ne faut pas sous-estimer la place que tient cet avantage dans l’esprit des Chinois. Le président Mao n’a-t-il pas ainsi défini les objectifs du développement industriel : « faire la révolution et promouvoir la production ; améliorer notre travail ; nous préparer activement en vue d’une guerre » ? Les hommes qui dirigent la Chine en ont tous fait une, où la victoire a tenu à la possibilité d’organiser quelques provinces intérieures et de vivre sur elles.

Surtout, seule la décentralisation de l’industrie assure sa symbiose avec l’agriculture, symbiose dont ne peuvent se passer ni l’équilibre social, ni le développement économique. La société chinoise vise à la polyvalence du travailleur : hier terrassier, aujourd’hui cultivateur, demain tisserand ou mécanicien. Si la production industrielle s’intègre dans le monde rural, le but sera aux trois-quarts atteint. Quant au développement, il repose sur un va-et-vient entre l’industrie et l’agriculture ; pas de puissance industrielle sans une amélioration de la productivité agricole, qui libère la main d’œuvre indispensable ; et pas d’agriculture plus productive sans un apport industriel : engrais chimiques, électricité, machines, outillage, camions et bicyclettes.

Enfin, l’industrialisation dispersée favorise la « primauté du politique » : les usines n’atteindront pas ainsi les dimensions qui, en multipliant cadres et techniciens, compliquent la gestion révolutionnaire. Les ouvriers restent facilement « dans le coup », et la recherche d’une meilleure productivité, l’innovation technique, ne peuvent devenir la chasse gardée d’experts ou de spécialistes. « Faire la révolution et promouvoir la production » : le mot d’ordre est indissociable ; la révolution libère la créativité des travailleurs, et, du coup, fait effectuer à la production ce Grand Bond en avant qui s’était si longtemps fait attendre. **[…] »**

PEYREFITTE (1973), pages 115 et suivantes. Retrouvez cette fiche sur hglycee.fr/bibliothèque virtuelle. © **Erwan** BERTHO (2018).

**EXTRAIT N°2**

**« ‘Révolutionnariser’ le travail. »**

*Des fourmis et des hommes*

Nankin, comme Canton, s’enorgueillit d’un bel exemple d’ingéniosité, de persévérance et de réussite populaires.

L’usine s’appelle *L’Étincelle*. Au départ, en 1958, (toujours le Grand Bond en avant), sept jeunes ouvriers, répondant à l’appel du gouvernement central, réunissent quelques sous, louent la moitié d’une pièce dans une vieille maison et fabriquent de petits appareils en verre filé pour les hôpitaux.

Treize ans plus tard, cent cinquante ouvriers, toujours installés tant bien que mal dans quelques pièces, au fond d’une arrière-cour, fournissent à l’industrie chimique, à l’industrie sidérurgique et à l’aéronautique, des contacteurs à mercure (coupe-circuits et relais automatiques). On devait, hier, en importer de Tchécoslovaquie. Aujourd’hui, on exporte ceux-ci jusqu’en Guinée et en Albanie.

Entre les deux dates, la retombée du Grand Bond, le « lâche abandon » des Soviétiques, et surtout un long effort pour maîtriser des techniques délicates, en dépit de tous les obstacles que les « escrocs de la ligne Liui Shao-ch’i » sèment sur la route.

L’histoire des longs mois de tribulations devient un conte philosophique.

« Les ouvriers, nous explique le président du comité révolutionnaire de l’entreprise, ne mangeaient ni ne dormaient ; aucun n’arrivait à trouver le moyen de faire passer un fil conducteur dans un petit anneau de verre rempli de mercure. Un jour, dans un trolley, l’un d’eux se souvint de la légende de l’empereur, de ses neuf pièces de bois et de la fourmi attachée à un fil : il fronça les sourcils, une idée lui vint : une fourmi entraînerait le fil à l’intérieur de l’anneau… On mit l’idée à l’épreuve. Elle se révéla irréalisable, mais un autre ouvrier suggéra de remplacer la fourmi par un aimant qui, de l’extérieur de l’anneau, entraînerait une petite pièce de fer à laquelle le fil serait attaché. »

Le contacteur 1101, après plus d’un millier d’essais, était né.

*Le concours Lépine*

« Nous avions besoin d’une machine ; elle coûtait malheureusement beaucoup trop chère pour nous : 13 000 yuans. Nous l’avons achetée en pièces détachées et nous l’avons remontée nous-mêmes : elle nous est revenue à 2 000 yuans… »

Il a l’air d’un homme qui a fait une bonne farce.

« Les experts nous avaient proposé une installation de conditionnement du gaz conforme aux normes techniques considérées comme obligatoires. Il nous en aurait coûté 40 000 yuans et elle aurait pris 300 m² : voyez comme nous sommes à l’étroit. C’était impensable. Eh bien, nous avons réfléchi et nous avons trouvé la solution. »

La solution c’est quatre chambres à air de la taille d’un ballon de football, dans un placard ; et cela marche. On a toujours l’impression en Chine de visiter le concours Lépine ; mais un concours Lépine qui ne serait nullement destiné à donner un exutoire à des esprits inventifs inutilisés ni à fournir aux journalistes la matière d’articles narquois.

Cette équipe a fait ses preuves. Coopérative au départ, l’entreprise est devenue une usine d’État, dépendant de la ville de Nankin qui en contrôle la gestion. Elle rêve de plans de développement, d’installations plus modernes. Certains attendraient volontiers de l’État des locaux et des subventions, mais la majorité a décidé de continuer dans la ligne prolétarienne révolutionnaire, à travailler dur, avec ces moyens de fortune, ou, comme on préfère dire « ces méthodes locales et indigènes ». Loin d’en avoir honte, les Chinois sont fiers de leurs usines érigées avec les moyens du bord. Parce qu’elles sont à eux, et que « pourtant elles tournent. »

*Hauts fourneaux et basse-cour*

 L’usine textile n°2 de pékin, une usine électromécanique à Shanghai : deux milliers d’ouvriers. La fabrique de barges en ciment de la « Commune de riz », quelques dizaines. L’usine sportive de Canton : 280 ouvriers. Nankin, 150. A Hang-Chow, capitale de la soie, nous visitons une fabrique de 1 700 ouvriers ; il y en a vingt de semblable dans la ville : même dans ce centre d’industrialisation ancienne, on évite la concentration.

 Wuhan, c’est autre chose. Soixante mille ouvriers, quatre hauts fourneaux, plus de trois millions de tonnes annuelles de produits sidérurgiques. Si le mot d’« industrie » a un sens, c’est ici.

 Les hauts fourneaux semblent se livrer une guerre idéologique où la pensée-mao serait l’éternelle gagnante. L’aide soviétique construisit le premier\*\* en 1958 ; il produit quotidiennement 1 500 à 1 700 tonnes d’acier. Le seul effort chinois bâtit le quatrième ; 3 000 tonnes en sortent chaque jour, et bientôt, nous dit-on, 4 000 à 4 500. Et la méthode compte autant que le résultat ; on vint à bout de la construction en quatre mois, toute la région s’y étant mise.

 Pourtant, Wuhan laisse une tout autre impression que nos grands complexes sidérurgiques. Ce n’est pas une splendide machine technique au fonctionnement bien huilé. On nous fait remarquer les bascules électroniques qui permettent de peser les convois en marche, le transport par un aimant magnétique des pièces laminées, l’approvisionnement automatisé des hauts fourneaux. Mais ce qui nous frappe en parcourant le combinat, c’est l’anarchique mélange d’ateliers, de dépôts, de maisons ouvrières, de dortoirs pour célibataires, de champs de maïs et de jardins potagers. Aucune séparation, ici, entre la vie et le travail. Les cochons noirs fouillent du groin dans le mâchefer. Canards et enfants errent entre les hangars.

 Ce combinat est un monde autonome, volontairement. Deux cent ou trois cent mille personnes en vivent ou y vivent. Le combinat a ses vingt écoles, ses unités de l’Armée populaire de libération, son hôpital, ses stades, son centre de rééducation idéologique, ses coopératives, ses champs cultivés. Tout cela en application de directives que Mao lui-même donna en inaugurant le premier haut fourneau, en 1958 : *« Une grande entreprise comme l’usine sidérurgique de Wuhan peut-être transformée graduellement en un combinat qui tout à la fois fera les produits sidérurgiques les plus variés, de la mécanique, de la chimie, des fabrications destinées au bâtiment, et consacrera également une partie de ses activités à l’agriculture, à l’enseignement et à l’entraînement militaire. »* Cette directive est pieusement calligraphiée en lettres d’or sur un panneau.

 Toutes proportions gardées, on bâtit ici des hauts fourneaux comme ailleurs on fabrique des balles de ping-pong : sans souci excessif de rationalité économique. L’implantation semble aberrante\*\*\*, Wuhan étant éloignée à la fois des mines de fer et de charbon. Le chiffre de la production totale qu’on nous donne est à peu près celui qu’on indiquait en 1964 à Jules Roy ; serait-il resté stationnaire malgré les deux nouveaux hauts fourneaux ? Mais ce qui semble préoccuper les responsables beaucoup plus que cela, c’est le niveau idéologique des ouvriers : comment « révolutionnariser » le travail de 60 000 hommes ? **[…] »**

PEYREFITTE (1973), pages 120 et suivantes. Retrouvez cette fiche sur hglycee.fr/bibliothèque virtuelle. © **Erwan** BERTHO (2018).

**EXTRAIT N°3**

**« Le politique, au fond, c’est le national. »**

*« Marcher sur ses deux jambes. »*

 En définitive, existe-t-il en Chine une industrie vraiment industrielle ? On est tenté de répondre : non, d’autant plus que, pour les Chinois, cette expression n’a pas de sens, ou qu’elle a le sens d’une menace. L’industrie n’a d’existence autonome, elle n’est une fin en soi, que dans les rêves d’ingénieurs ou de technocrates. Liu Shao-ch’i n’a sans doute pas commis tous les crimes qui lui sont reprochés, mais il a certainement rendu un immense service au maoïsme, en lui permettant de personnaliser une hiérarchie des valeurs qu’il s’agissait de rejeter. Grâce à ce bouc émissaire, on a pu faire pénétrer dans l’esprit des masses une hiérarchie inverse, qui subordonne le mythe de la production industrielle à d’autres mythes plus forts.

 Cette subordination ne peut rester sans conséquences sur la production elle-même. On a beau nous assurer que l’esprit révolutionnaire décuple la capacité productive, et nous en montrer certaines preuves, ne faut-il pas craindre que bien souvent, la tension idéologique ne détourne du travail, et que la créativité ne piétine ?

 Il faut avoir ces réserves dans l’esprit pour interpréter le maître mot d’ordre de l’industrialisation : « Marcher sur ses deux jambes. »

 Il signifie, tantôt, que l’assise économique de la Chine repose sur l’agriculture et sur l’industrie – sans que l’une puisse être sacrifiée à l’autre ; et tantôt, que l’assise industrielle repose sur l’industrie légère, rurale, éparpillée, et sur l’industrie lourde, urbaine, concentrée. Mais même en ce second sens, on ne peut déduire de cette opposition dialectique que l’industrie lourde serait un domaine réservé de l’économisme. De ce que la volonté de développer les petites et moyennes entreprises est chargé d’intentions politiques, on ne doit pas conclure qu’à l’inverse, les concentrations industrielles seront à l’abri de la « primauté du politique. »

*Une industrie nationaliste*

 Le politique, c’est, au fond, le national. La modestie chinoise est politesse, pudeur : mais les Chinois cachent mal leur immense confiance en eux-mêmes. Inutile de se comparer ; il suffit de s’affirmer. L’Exposition permanente des réalisations industrielles à Shanghai est une manifestation de nationalisme.

 On met ici sa gloire dans l’immense effort entrepris par la Chine pour résoudre, *« par ses propres moyens »*, des problèmes de technologie avancée. Les dictionnaires spécialisés ont été mis à lourde contribution pour qu’en anglais et en français apparaisse la qualité de la réussite : « machine à rectifier l’arbre à cames », « raboteuse pour engrenage conique », « aléseuse coordonnée à colonne simple, « four de silicium à monocristal », « machine à percer par étincelage électrique », « système de commande à fonctions multiples pour calculatrice industrielle électronique ».

 Aucun secteur n’est oublié. On fabrique aussi bien des cargos que des générateurs à pédales pour villages sans électricité, des camions de 32 tonnes que des télescripteurs, des machines à faire des boutonnières que des appareils de mesure scientifique, sans oublier les portraits de Mao tissés au petit point. Si les avions à réaction manquent à l’exposition, on nous affirme, entre deux *Kan-pei*, que l’on réussit parfaitement à en construire\*\*\*\*\*. Des réponses à nos questions précises, il ressort que les plus belles de ces machines ne sont pas encore fabriquées en série : c’est l’avenir qu’on nous montre ici. Pour le présent, les Chinois doivent couramment recourir à l’industrie étrangère.

 Le nationalisme et l’ingéniosité se donnent d’ailleurs la main pour que ces emprunts soient incorporés à la voie chinoise. Une machine étrangère n’est bien souvent achetée que pour être étudiée, démontée, repensée et remontée selon les besoins et l’inspiration propres à ses utilisateurs. Pourquoi respecter les normes des capitalistes ? On nous cite en exemple les ouvriers de la centrale thermique de Shichiachuang.

 « Le débit des générateurs ne doit pas dépasser la limite fixée par le fabricant » : telle était, depuis de longues années, une vieille règle concernant l’équipement en générateurs, de domaine déclaré « tabou » dans l’industrie énergétique par certaines « autorités » techniques et bourgeoises. Refusant de se fier aveuglément aux dogmes étrangers et surtout dans un domaine taxé « d’interdit », les ouvriers ont « transformé courageusement les équipements étrangers et ont élevé de 50 pour 100 la capacité de production d’énergie ».

 Ce n’est pas seulement en gastronomie que le génie chinois sait rendre méconnaissable la matière dont il part.

*L’industrialisation est une guerre prolongée*

 En définitive, quelle est la puissance industrielle de la Chine ?

 Les chiffres manquent pour le dire. Ceux que l’on avance sont sans doute approximatifs ; mais ils marquent des progressions importantes\*\*\*\*\*\*.

 Le régime communiste est parti du pauvre héritage industriel que lui laissait « l’ancienne société ». Il s’est gardé de construire rapidement une industrie de prestige drainant vers elle tout le capital disponible, isolée de la Chine paysanne qu’elle aurait condamnée au croupissement.

 Au contraire, il a parié sur un développement à très long terme, sur une industrialisation lente, mais transformant dans la masse l’énorme potentiel humain des campagnes. « L’industrialisation est une guerre prolongée » : une guérilla plutôt, menée sur tout le territoire.

 Elle modifie la mentalité paysanne ; elle soutient l’agriculture et en accroit la productivité : ainsi se crée-t-elle, en retour, des disponibilités pour l’investissement. Si elle est elle-même caractérisée par une très faible productivité (peut-être plus sensible dans les grandes concentrations industrielles que dans les entreprises locales), ce n’est pas à cause de l’incompétence ou de la mauvaise volonté des travailleurs ; c’est à cause de la rareté des moyens de travail. L’industrie est prête pour de grands bons en avant ; mais elle ne détient pas elle-même la clé de son progrès : son avenir repose sur l’équilibre entre la productivité agricole et la croissance démographique. **[…] »**

\* *Litchis*, fruit chinois, pulpeux et frais. (Note de l’auteur)

\*\* Le premier des quatre qui sont maintenant en activité. Mais Hanyang, l’une des trois villes qui forment Wuhan, est un grand centre sidérurgique depuis bien avant la guerre. (Note de l’auteur)

\*\*\*\* Il est vrai que le combinat est situé à proximité d’un grand fleuve dont les bateaux apportent et emportent tout à bon marché. L’industrie sidérurgique de Wuhan (Hangyang), dominée par les Britanniques, était très active dans les années 20 et 30. (Note de l’auteur)

\*\*\*\*\* A usage militaire. La Chine tient à fabriquer elle-même tout ce qui est nécessaire à sa défense nationale. (Note de l’auteur)

\*\*\*\*\*\* En 1972, on citait les chiffres suivants : 21 millions de tonnes d’acier, 300 millions de tonnes de houille, 26 millions de tonnes de pétrole, 125 milliards de kilowatts.

 Les progressions sont cependant difficiles à préciser. Pour 1957 et 1958, les statistiques chinoises annonçaient déjà, par exemple, le chiffre de trois cents millions de tonnes de charbon. Même en prenant comme base le chiffre plus réaliste de cent trente millions de tonnes, la progression annuelle resterait très inférieure aux 20% annoncés par certains observateurs enthousiastes. (Note de l’auteur)

PEYREFITTE (1973), pages 125 à 129. Retrouvez cette fiche sur hglycee.fr/bibliothèque virtuelle. © **Erwan** BERTHO (2018).